

## PROLOGUE

Une fin d'après-midi, après une journée si parfaite qu'on ne parle de rien d'autre. Du moins ceux qui ont pris place sur des chaises pliantes, au bord de la petite plage artificielle d'un lac situé dans un pays où l'été ne fournit qu'un bref répit avant l'hiver. Ils regardent la nuit tomber avec une sorte d'admiration à laquelle se mêle l'hébétude provoquée par les coups de soleil, bercés par le tintement des glaçons dans les verres, conscients que cet endroit privilégié au bord de l'eau, loin du regard d'autrui, est une réalité plus tangible que leur rêve le plus fou. L'un des hommes se lève et s'approche du barbecue, l'air exhale une odeur de liquide allume-feu et de graisse fondue. Le crépuscule n'est pas tout à fait là, mais les moustiques montent de l'herbe drue et se glissent entre les branches du saule où ils deviendront la proie des chauves-souris tapies sous l'avant-toit de la maison. Les verres se remplissent à nouveau, les glaçons chantent leur petite musique, *clink-clink*, un rire féminin tout en pleins et en déliés, en réponse à une anecdote marmonnée par l'un des hommes. Un léger souffle de vent caresse les jambes en chassant la sueur accumulée le long du cou. Les eaux noires du lac vibrent sous les reflets de lumière à mesure que le bleu limpide de l'après-midi cède la place à un amalgame violacé de vase, d'eau et d'herbes aquatiques, évocateur des lèvres gercées par le froid, ou encore du sang coagulé sur la lame d'un couteau.

Une fille, puis un garçon apparaissent à la porte-fenêtre de la maison ; le petit groupe leur fait signe de les rejoindre d'un

geste paresseux, après avoir quasiment oublié leur présence. Pieds nus et bronzés, le garçon et la fille se rapprochent le temps d'un murmure, le garçon glisse à l'oreille de la fille un secret quelconque et elle porte les mains à sa bouche. Il vient tout juste d'entrer dans l'adolescence, elle a six mois de moins, mais ils ont souvent partagé des journées semblables, à rire des grandes personnes, cachés sous la table. Tout le monde se réjouit de cette entente entre cousins qui permet aux adultes de se croire, le temps d'une parenthèse estivale, revenus à l'époque où ils étaient jeunes, insoucians, sans enfants.

Le préposé au barbecue dispose la viande sur le gril, le garçon et la fille rejoignent ses compagnons et demandent la permission d'effectuer un dernier tour de canoë avant l'heure du dîner. Les parents n'y voient pas d'objection, l'une des femmes plaisante en trouvant si « mignon » que ces deux-là aient « le bégain », l'homme qui ne s'occupe pas du barbecue éclate de rire. Simple répétition d'une scène déjà vécue mille fois. Le garçon et la fille connaissent si bien leurs parents respectifs : les verres remplis, l'évocation d'épisodes suffisamment lointains pour que l'on puisse s'en amuser, voire les balayer d'un revers de main, au même titre qu'un amour de jeunesse. Les deux cousins restent de marbre, la fille se contentant d'un rire triste qui souligne le côté éculé de la plaisanterie.

Ils tirent le canoë en aluminium de sa cachette, sous le buisson de myrte et de fougères qui marque l'extrémité de la propriété, et repoussent les gilets de sauvetage derrière le banc en échangeant un regard complice. Ils poussent jusqu'à la rive l'esquif dont la coque en métal crisse sur le sable et les galets. La fille prendra place à l'avant, le garçon à l'arrière – à la proue et à la poupe, ainsi que le répète inlassablement le père du garçon –, conformément à leurs habitudes. Le garçon, musclé, est un pagayeur confirmé, un atout décisif lorsque la fille se fatigue et qu'il doit ramener seul le canoë.

— Alors, les cousins amoureux ! s'écrie le responsable du barbecue, à qui la plaisanterie précédente a échappé.

La mère de la fille se retourne et apostrophe son mari avec une sévérité exagérée, en secouant la tête, l'air de dire : *Il ne comprend jamais rien!*

— Quoi encore? réagit-il avec un haussement d'épaules, cherchant des yeux le père du garçon avec un regard lourd de sous-entendus sur le mystère féminin.

L'éclat de rire général traduit à merveille leur conception du bonheur.

La fille pousse un cri aigu en s'enfonçant dans le mélange d'herbes et de boue qui succède au sable de la rive, puis elle se hisse à bord d'un mouvement de jambes parfaitement rodé. Le garçon pousse le canoë d'un coup de rein, s'agenouille à l'arrière et met vingt mètres entre l'embarcation et les rires des parents en trois coups de pagaie.

— On va sur l'île? suggère la fille.

Leur destination coutumière. Une pointe de granit entourée d'arbres depuis laquelle on aperçoit presque la moitié du lac. C'est là, l'été précédent, à la fin du week-end de la fête du Travail<sup>1</sup>, que les deux cousins sont sortis ensemble pour la première fois.

— Non, on ferait mieux d'aller au barrage du castor.

— C'est loin.

— *C'est loin!* raille-t-il, sachant que ses dons d'imitateur agacent sa cousine.

Ils s'éloignent de l'île, que l'on distingue à moins d'un kilomètre, juste en face du chalet familial, et se dirigent vers l'embouchure d'un cours d'eau anonyme.

— J'ai pas envie de rentrer à la maison, déclare-t-elle sans se retourner.

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Je voudrais rester ici, que l'été ne s'arrête jamais.

— Sauf qu'il s'arrêtera quand même. Il se met à geler, le lac est pris par les glaces et il n'y a plus de télé.

---

1. Au Canada, comme aux États-Unis, la fête du Travail est célébrée le premier lundi de septembre. (*N.d.T.*)

— Je m'en fiche. Je vais devoir rentrer chez moi, et toi chez toi, et il faudra subir les conneries de tous les abrutis du lycée. Je trouve ça merdique, c'est tout.

— Je sais.

— En plus, tu me manques. Je sais déjà que tu vas me manquer.

— Ouais, je sais.

— Si seulement...

Elle soupire, interrompant sa phrase. Le garçon sait ce qu'elle ressent, il connaît ses envies.

À l'approche du barrage, elle rentre sa pagaie et se retourne. Elle lui sourit, jette la tête en arrière afin d'emmagasiner la chaleur des derniers rayons du soleil. Le garçon étudie la galaxie des taches de rousseur à peine visibles qui s'accumulent dans le creux de ses petits seins. Ses cheveux tombés en arrière, d'un brun presque roux en hiver, blonds en été, frôlent la surface de l'eau. Un léger gémissement monte du fond de sa gorge et elle étend les jambes, agite les orteils, jusqu'à ce qu'il ramène sa pagaie à son tour et lui saisisse les pieds.

— Ces charmantes petites saucisses sont passées au barbecue! caquette-t-il, et la fille crie sous les chatouilles.

Puis elle s'avance et l'embrasse.

— Les cousins amoureux, dit-elle.

— Attends qu'on ait débarqué.

Le garçon manœuvre le canoë de façon à parcourir la vingtaine de mètres qui les séparent de l'embouchure de la rivière, au milieu des joncs et des roseaux. Il met le pied à terre, saisit le bras de la fille et la guide vers lui en la soulevant à moitié. Leurs pieds s'enfoncent dans la vase, faisant s'élever une odeur de moisi, de poissons, de limaces et de grenouilles en décomposition.

— Beurk! Ça pue la merde! s'exclame la fille, mais le garçon sait bien qu'il s'agit d'une odeur de mort, et non de merde.

— Le repas doit être prêt.

Le garçon plisse les yeux en direction des silhouettes minuscules des parents qui se dirigent vers la table de pique-nique,

de l'autre côté de l'eau, des bouteilles dans les mains. À peine ont-ils quitté la rive encore ensoleillée qu'ils se noient dans l'ombre, tout comme le garçon et la fille ont été avalés par l'obscurité, s'il prenait la fantaisie aux adultes de les chercher des yeux depuis la petite plage.

— On rentre? demande la fille.

— Tu as faim?

— Non.

— Alors, on n'est pas pressés.

Ils longent la rivière jusqu'au goulot d'étranglement où un castor a barré le courant à l'aide de brindilles, de branches mortes, et même une vieille crosse de hockey, agglomérées à l'aide de boue séchée. Le garçon se hisse sur le barrage et tend la main à la fille. L'eau circule sous ses pieds en murmurant, l'entrelacs de bois mort grince sous son poids.

— Non! Descends! C'est la maison du castor! lui crie la fille d'une voix où se mêlent ravissement et reproche.

— T'inquiète, c'est un barrage abandonné. Le propriétaire est parti ailleurs, ça n'a plus aucune importance, ment le garçon.

Il ne connaît rien aux castors, pas plus qu'aux champignons comestibles ou à la façon de se guider en suivant les étoiles, ce qui ne l'empêche pas d'en parler comme s'il savait.

— C'est vrai?

— Bien sûr.

— Promis?

— Promis.

La fille lui prend la main et se hisse à son tour sur les branchages, suffisamment près pour qu'il l'empêche de tomber en lui prenant la taille. Son haleine parfumée à la cannelle lui chatouille le cou.

— Viens là, murmure-t-il, alors qu'elle pourrait difficilement s'approcher davantage.

Il se penche, sa langue envahit la bouche de son amoureuse tandis que ses mains lui maintiennent les hanches. Ce n'est pas la première fois qu'ils s'embrassent, mais tout a changé, cet été. Les sensations sont différentes. Ce qui n'a

pas changé, en revanche, c'est qu'il garde les yeux ouverts, tandis qu'elle ferme les siens. Un comportement qui lui plaît presque plus encore que l'invitation de ses lèvres. Il adore voir les paupières de la fille se clore comme si elle s'endormait, ce qui l'autorise à observer son plaisir sans qu'elle puisse lire le sien.

Ils se séparent, restent un moment immobiles à écouter l'autre reprendre sa respiration. L'obscurité a profité du silence pour s'épaissir. De minuscules taches de lumière apparaissent derrière la silhouette des arbres qui les entourent. Le garçon et la fille les regardent s'allumer une à une, telles des lucioles parmi les branches et les herbes sauvages. Des centaines de signaux intermittents qui semblent sortir des bois.

— On dirait qu'ils communiquent entre eux, remarque la fille.

— C'est magnifique. Génial.

Le garçon compte mentalement jusqu'à trois. *Un pour le Mississippi, deux pour le Mississippi, trois pour le Mississippi.*

— Allez, on retourne au canoë. Ce sera plus confortable.

Il fait demi-tour et descend du barrage en se demandant si le castor les observe depuis la forêt.

— On y va! insiste-t-il d'une voix sonore.

La fille le suit, grimpe la première dans le canoë, il pousse l'embarcation, la boue sous ses pieds émet un vilain bruit d'aspiration. Ils contournent lentement l'embouchure de la rivière, sans un mot, observant dans leur sillage le ballet des petits brochets, des perches et des têtards dérangés par leur passage. Le garçon éloigne l'embarcation de la rive, s'arrête au milieu du lac et rentre sa pagaie. Il suit le dessin parfait du dos de la fille, le repli de peau à l'orée du cou rougi par le soleil.

— Hé! dit-il, et la fille se retourne.

Elle dépose sa pagaie à côté de la sienne.

— Hé quoi?

— Hé, tu es superbe. Surtout en pleine lumière.

Le garçon s'avance en veillant à maintenir des deux mains l'équilibre du canoë. Puis il s'agenouille devant la fille, prend son visage entre ses doigts.

— Incroyable.

Lorsqu'il l'embrasse fougueusement, elle émet un son, entre soumission et résistance. Tout en cherchant des mains à l'attirer à lui, il colle sa bouche à la sienne, l'empêche de prononcer un mot. Il finit par reculer afin de trouver une position plus confortable, et lorsqu'elle ouvre la bouche, ce n'est pas pour lui dire non, mais « s'il te plaît », d'une voix paniquée. Elle lui demande d'arrêter sans prononcer son nom, un simple « s'il te plaît ». Ce n'est plus son cousin mais un être différent, un animal sauvage, passionné, à l'image de l'ours qu'elle a vu un jour gronder, l'écume aux lèvres, près de la décharge, juste avant que la police ne l'abatte d'une balle en pleine tête.

— Ne bouge pas, tu risques de nous faire chavirer, murmure le garçon.

Elle n'a aucunement l'intention de bouger. Elle entend rester allongée, immobile, pour le stopper dans son élan. Alors elle ferme les yeux, se raidit contre la structure d'aluminium du canoë, et s'imagine flottant entre le ciel et l'eau. L'haleine du garçon est toujours sur elle, ses doigts la serrent, ses cuisses sont dures contre les siennes.

Il s'interrompt, elle desserre les paupières et le voit débou-tonner son short, descendre sa fermeture éclair. Il retombe avec un gémissement, descend son short dont il se débarrasse avec un bruit de tissu déchiré avant de le poser sur la poitrine de la fille, s'approche à nouveau et lui caresse l'oreille avec sa bouche.

— Allez, murmure-t-il.

C'est tout ce qu'il trouve à dire. « Allez, allez, allez. » Il voudrait qu'elle soit une autre, moins jeune, plus aguicheuse, comme la femme anonyme de ses rêves, au lieu de cette fille aux hanches pointues, ce visage qu'il connaît bien, paralysé par la peur. Ce n'est pas ce qu'il a voulu. Il voulait vivre un rêve. Alors il ferme les yeux, se tortille, et juste au moment où ses déhanchements, soulignés par le balancement du canoë, lui donnent le sentiment de parvenir à ses fins, les cris de la fille le réveillent.

Il tente de la museler, mais elle crie de plus belle en frappant la coque du poing et des talons. Elle ne cesse toujours pas alors qu'il se retire et lui dit que tout va bien, que c'est fini, qu'il est désolé, qu'il ne recommencera plus. D'un coup d'œil en arrière, en direction de la maison, il voudrait s'assurer que le bruit n'a attiré l'attention de personne, mais le soleil couchant l'empêche de voir s'il y a quelqu'un sur la plage. Lorsqu'il se retourne, la fille tente de se relever, une main battant l'air, l'autre contre le fond du canoë, le regardant avec horreur. Soudain, elle se dresse et le canoë chavire en les précipitant dans l'eau.

L'eau glacée.

Le froid paralyse le sang et les muscles des jeunes gens qui luttent désespérément pour remonter à la surface. Les yeux fermés, le garçon cherche d'une main le canoë retourné et le trouve. D'une détente, il sort la tête de l'eau et aspire l'air goulûment. Combien de temps est-il resté immergé? Cinq secondes. Assez pour sentir sa poitrine le lancer. Il se raccroche à la coque glissante de l'embarcation, puis se souvient de la présence de la fille.

Il prononce son nom une fois, sans crier.

Rien.

Rien que le clapotement des vaguelettes contre son torse. Où est-elle? Ils sont tous les deux bons nageurs, elle nage même mieux que lui, plus vite, plus longtemps. Elle devrait déjà l'avoir rejoint, lui cracher au visage l'eau qu'elle a ingurgitée. Elle devrait déjà se trouver à cent mètres de là, battant l'eau des bras et des jambes vers le rivage. Sauf que ce n'est pas le cas. Le garçon comprend qu'il doit plonger, partir à sa recherche, mais l'eau est glaciale. La température de ses orteils n'est déjà plus la même que celle de ses aisselles. C'est le froid qui le fait hésiter.

La première fois, il effectue seulement quelques brasses sous l'eau avant de remonter à la surface, les paupières closes dans l'espoir d'échapper à ses visions imaginaires de serpents aux yeux globuleux, de méduses aux tentacules phosphorescents.

Avant de plonger à nouveau, il remplit ses poumons au maximum et combat la tentation de flotter, les yeux fermés, les mains en avant. C'est à cet instant qu'il la sent. Pas elle, mais les ondes qu'elle provoque en se débattant. Au fond, toujours plus au fond. Sa bouche voudrait s'ouvrir, il sait qu'il doit remonter, mais son corps ne lui obéit plus et il s'enfonce de deux brasses.

Il trouve les bras de la fille, lui agrippe un poignet et multiplie les coups de talon vers le haut.

Mais elle pèse lourd, anormalement lourd, comme si elle avait un sac de sable attaché aux chevilles. Une dizaine de sacs de sable. La douleur provoquée par le manque d'oxygène sonne le glas dans son crâne, mais il refuse de la lâcher, se débat avec toute son énergie contre ce poids mort jusqu'à ce que sa main trouve la carcasse du canoë.

Même en s'accrochant au rebord de la coque, la fille est trop lourde pour qu'il puisse la remonter. Ses épaules lui font mal, ses pieds traversent la masse des cheveux de la fille, mais celle-ci refuse d'aller plus loin. C'est alors qu'il se sent tiré brutalement vers le fond. Une secousse qui manque de l'emporter à son tour vers les profondeurs, suivie d'une autre.

Ce n'est pas le poids de la fille qui l'empêche de la remonter. Quelque chose la tire dans l'autre sens.

À la troisième secousse, il lâche prise et elle disparaît.

Le garçon sort la tête à la lumière, compte jusqu'à deux et plonge à nouveau. *Un pour le Mississippi, deux pour le Mississippi.* Cette fois, aussi loin qu'il aille en cherchant la fille à tâtons, il ne sent plus rien.

Il refuse de céder à la tentation du spectacle horrible qui l'attend, mais il n'écoute pas sa raison. Il regarde.

Ouvrir les yeux lui a débouché les oreilles, car il entend crier sa cousine. Il la *voit* crier. Les dernières bulles d'air qui s'échappent de sa bouche asphyxiée passent à côté de lui avant d'éclater silencieusement à la surface de l'eau. Privée d'air, elle pousse un cri atroce, un gémissement qui porte en lui tout le poids violacé des eaux du lac. Les yeux de la fille sont d'un blanc affolant, ses cheveux blonds d'un noir

d'encre se tortillent comme des anguilles au-dessus de sa tête. Elle s'accroche désespérément à la lumière qui lui échappe, à lui, à n'importe quoi, puis elle se fige dans une position grotesque.

Il la voit s'enfoncer rapidement et cet instant ne le quittera jamais.

Elle ne coule pas, elle est tirée vers le fond. Il a vu sa cousine disparaître dans l'abysse sombre et glacé, loin des derniers rais de lumière qui traversent l'eau.

# **PREMIÈRE PARTIE**



# 1

Tous les spécialistes du droit pénal vous le confirmeront, la vérité est une réalité galvaudée. Ce n'est un secret pour personne dans la profession que l'issue d'un procès dépend rarement des faits réels. Un simple observateur prend rarement en compte la distinction ténue qui existe entre dire la vérité et convaincre les autres d'en accepter une version alternative.

Je m'explique.

Tout à l'heure, je suis censé défendre un type accusé d'agression sexuelle, mais les éléments plaident d'eux-mêmes contre mon client, un certain M. Léonard Busch. Pour ne rien arranger, la représentante de la Couronne est aussi pugnace et ambitieuse que votre serviteur. Une jeune personne constipée dont les sourcils dessinent un V acéré chaque fois qu'elle ouvre la bouche, dont chaque parole prend la forme d'une accusation cinglante.

Hier, ces deux qualités ont grandement contribué à l'efficacité de son interrogatoire de la plaignante. Lorsque cette dernière a fondu en larmes en racontant ce qui s'était passé le soir du drame, mon adversaire s'est approchée de la barre en foudroyant du regard mon client, puis elle s'est évertuée à calmer les pleurs de la victime à grands coups de « calmez-vous, Debbie, vous n'êtes pas obligée de le regarder », en montrant d'un index tremblant ce cher Lenny. Une partition superbe, à la fois théâtrale et maternelle, d'une efficacité à toute épreuve. J'avoue avoir été tenté de jaillir de mon banc et de dénoncer auprès du juge une manœuvre purement

tactique. J'ai préféré me taire et lancer à mon adversaire un regard que j'espérais indigné. Dans un moment tel que celui-là, il est essentiel de se souvenir que la réussite d'un avocat repose parfois sur l'acceptation de défaites passagères, dans l'attente de la victoire finale.

La victoire de M. Busch, et plus encore celle de son défenseur, maître Bartholomew Christian Crane, semblaient pourtant bien compromises. À mesure que s'accumulaient les preuves fournies par la Couronne, la perspective d'un acquittement s'éloignait inexorablement, à moins que la défense dispose d'un atout majeur. Sauf miracle, rien n'y ferait, si j'en croyais les visages fermés de membres d'un jury dont j'avais pourtant soigneusement expurgé socialistes, féministes et autres partisans de la condamnation d'O.J. Simpson. Ces gens-là savaient reconnaître un salopard lorsqu'ils en croisaient un.

Au moment d'ouvrir les yeux, aveuglé par la lumière torride de ce petit matin de septembre à Toronto, ma seule préoccupation est de dénicher un sauveur si je ne veux pas que Léonard Busch perde son procès.

Mais je n'en trouve aucun, ce qui n'a rien de surprenant, étant donné l'heure matinale. J'ai des bourdonnements à l'oreille gauche, la droite vibre fort désagréablement, et mon cerveau cogne furieusement contre les parois de ma boîte crânienne. Je balance la tête de droite à gauche dans l'espoir de remettre la machine en marche. Ce sont des occasions telles que celles-ci – c'est-à-dire chaque matin – qui me font remercier le ciel de vivre seul: j'ai déjà suffisamment de mal à supporter mes congénères en temps ordinaire, leur présence me serait intolérable avant 9 heures du matin. On pourrait voir là le résultat de mes mauvaises habitudes et autres addictions, mais ce n'est pas certain. Que je passe la soirée à boire de l'alcool ou de la tisane – ce qui ne m'est jamais arrivé –, je me réveille toujours avec la gueule de bois. Et cela depuis que j'ai commencé à plaider, il y a cinq ans. La souffrance physique et mentale qui m'assaille chaque matin au réveil est un effet pervers de ma profession. J'ai appris à l'accepter, au même titre que le bou-

cher endure de porter des tabliers tachés de sang, l'éboueur d'avoir les doigts qui puent.

Je quitte péniblement les draps blancs du grand lit dans lequel je dors seul et titube jusqu'à la cuisine où m'attend, sur le plan de travail, ma source d'inspiration première : une taupinière de poudre cristalline. Le temps d'aspirer ce viatique en me brûlant les sinus, j'en arrive à la conclusion que la seule chance de sortir Léonard de la nasse est de s'adresser à Lisa, sa petite amie de dix-huit ans.

Léonard Busch, lui, est âgé de cinquante-deux ans. Ce personnage trapu est l'heureux propriétaire du Pélican, une boîte de nuit aménagée dans un ancien entrepôt de pièces automobiles, coïncé sous les pylônes de l'autoroute Gardiner, près du port. L'un de ces endroits gigantesques où l'on propose à la clientèle des matchs de beach-volley féminins au mois de février, des concours de T-shirts mouillés en avril, sans oublier l'incontournable Ladies Night, tous les mardis soir : une rose offerte et tequila à moitié prix jusqu'à minuit, heure à laquelle les *ladies* sont généralement mûres pour rejoindre le futon du premier inconnu venu. Léonard dirige cette vilaine affaire depuis son bureau aux parois en miroir sans tain surplombant le box du D.J. et la piste de danse. Il mène son business depuis cet observatoire, additionnant les factures des clients, surveillant la quantité de Ballantine's *on the rocks* consommée chaque soir, et recevant les serveuses potentielles. Les témoignages de plusieurs de ces demoiselles ont montré que Léonard a l'habitude de poser des questions assez douteuses, du type « vous portez une petite culotte? », avant de juger par lui-même des qualifications professionnelles des candidates en leur pinçant le postérieur.

Aussi curieux que cela puisse paraître, ce genre de détails ne me concerne guère. Je trouve plus gênante, d'un point de vue judiciaire, son habitude d'abreuver certaines de ces employées d'alcool fort avant de les conduire sur les docks à l'aube et de se hisser sur leur corps semi-comateux. Une coutume d'autant plus ennuyeuse que l'une de ces employées a tenu à porter plainte le lendemain en

affirmant que son patron et ami – « au début, je l'ai trouvé plutôt sympa » – avait profité d'elle sans son consentement. Elle précise d'ailleurs dans son témoignage que, quand bien même elle aurait souhaité lui exprimer ledit consentement, elle en aurait été parfaitement incapable à cause de la quantité astronomique d'alcool qu'il l'avait forcée à ingurgiter. Tandis qu'il s'activait, elle s'est contentée de lui taper dans le dos en essayant de se souvenir des noms de ses ours en peluche quand elle était enfant.

Douche et rasoir, le temps de glisser dans la poche intérieure de ma veste un sandwich à la margarine préparé en hâte au cas peu probable où la faim me prendrait, et me voici parti pour le tribunal, via Spadina Avenue et Queen Street. L'air est particulièrement frais pour la saison, mais c'est tout juste si j'y prends garde, préférant réfléchir à la façon de m'y prendre avec cette chère petite Lisa. Plus bête que la moyenne des poupées Barbie de sa génération, assez niaise pour être la maîtresse attitrée de Léonard, il faut en plus qu'elle l'aime. Elle assiste au procès depuis le début, assise au fond de la salle d'audience, anxieuse de croiser le regard de son cher et tendre chaque fois qu'il se lève du banc des accusés pour être reconduit en cellule, menotté. J'ai cru dans un premier temps que Lisa pourrait nous être utile jusqu'à ce que mon client se charge de détruire mes dernières illusions.

— Oubliez tout de suite, maître. Elle est complètement chtarbée. Sans compter que ma femme n'est pas au courant de notre histoire, m'a déclaré Léonard mot pour mot.

J'avoue avoir été légèrement perplexe à l'idée que Mme Busch puisse reprocher à son mari d'avoir une maîtresse au moment où il était jugé pour viol, mais j'ai préféré ne rien dire.

Jusqu'à ce jour. Dès mon arrivée au tribunal, je me rends au sous-sol où se trouvent les cellules des inculpés, adresse un signe de tête à Léonard et lui soumets mon idée à travers l'hygiaphone.

— Vous n'avez rien de mieux à proposer? me demande-t-il.

— Absolument rien.

— Alors, vous pouvez lui en parler, mais je vois pas ce qu'elle pourrait raconter d'utile. Je l'ai même pas vue, ce soir-là.

L'audience reprend et le juge me demande si je suis prêt à plaider. Une courte interruption de séance me permettrait de passer en revue les éléments du dossier avant de conclure, et le juge ajourne les débats jusqu'en début d'après-midi. Je dispose donc de trois heures.

Le public très clairsemé se disperse dans la salle des pas perdus et j'en profite pour me rapprocher de ma proie. Me penchant assez près pour être assailli par le gel parfumé au citron qui cristallise sa permanente blond platine, je l'invite dans un murmure à m'emboîter le pas. Sans un mot, elle me suit jusqu'à l'une des salles réservées aux avocats, à l'extrémité du grand hall. Elle s'assoit et je verrouille la porte derrière moi avec un *clac* dont l'écho se répercute entre les murs de la pièce. Je me traîne jusqu'à la chaise de plastique orange en face d'elle et m'y laisse tomber.

Je me lance, en soupirant.

— J'irai droit au but, Lisa, parce que le temps nous est compté. Vous en avez conscience, j'espère?

— Oui, monsieur Crane.

— Très bien. J'aurais voulu vous demander de témoigner. J'aurais aimé que vous leur donniez *votre* version de l'affaire, Lisa.

Nouveau soupir.

— Leur expliquer que Léonard n'a pas pu commettre le crime dont il est accusé parce qu'il se trouvait avec vous le 14 août. Je voudrais que vous fassiez ça pour moi.

— Mais je ne peux pas dire ça.

— Pourquoi donc?

— Parce que c'est pas vrai.

Je jaillis de ma chaise, que j'envoie valser d'un coup de pied contre le mur derrière moi.

— Vous êtes encore libre de déclarer ce que vous voulez, Lisa! Laissez-moi vous montrer quelque chose.

Je me penche au-dessus de la table et plante mon visage devant le sien.

— Ouvrez la bouche.

— Comment?

— Ouvrez la bouche!

Elle s'exécute.

— À présent, répétez après moi : « Toute cette histoire est de ma faute. »

— Non... il...

— Répétez!

— Toute cette histoire est de ma faute.

— Génial! Vous avez très bien assimilé la leçon du jour : il est toujours possible de donner une version différente de celle que l'on connaît.

Je recule d'un pas, les bras croisés à la façon d'un entraîneur de foot, sans quitter des yeux ceux de la fille.

— Vous déclarerez à la barre que vous vous trouviez avec lui, ce soir-là. Que vous aviez rendez-vous comme d'habitude, qu'il vous a conduite sur les docks comme les autres fois, que vous avez fait l'amour dans toutes les positions jusqu'à 3 heures du matin, heure à laquelle il vous a déposée en ville, à deux ou trois rues de chez vous.

— Mais c'est pas vrai, tente-t-elle, la lèvre inférieure et la voix agitées d'un tremblement. Ça s'est pas passé comme ça, monsieur Crane. Pas ce soir-là.

Elle fond en larmes, un torrent de larmes, et je sais que j'ai gagné. L'expérience m'a montré que les gens qui pleurent sont toujours prêts à changer d'avis.

— Vous n'avez pas bien retenu la leçon, Lisa! Écoutez-moi. Écoutez-moi bien.

Je m'approche à la toucher afin de m'assurer que ma voix va étouffer ses sanglots.

— Je ne voudrais pas que vous fassiez une grosse bêtise pour n'avoir pas pris la mesure de la situation, alors laissez-moi bien vous expliquer. Nous allons sauver la vie de Léonard. Vous et moi. Parce que s'il se retrouve en prison, il mourra.